Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 5 (1884)
Heft: 1

Artikel: Le Soudan égyptien
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-132323

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nationale, chargée d'assurer la libre navigation du Congo pour toutes les nations.

M. L. Petit, naturaliste, vient de rentrer en France, rapportant de riches collections zoologiques, faites pendant ses explorations de huit années dans le Loango.

On a reçu à Rome des lettres de Savorgnan de Brazza, du 15 octobre. A cette date il était bien portant ainsi que le roi Makoko.

Le vapeur destiné à la mission du Vieux Calabar sera en acier, d'un faible tirant d'eau, et portera le nom de *David Williamson*, un des missionnaires les plus dévoués des stations de ce pays.

M. le missionnaire Jacques et M. Morin, médecin missionnaire, sont partis pour Saint-Louis.

La pose du câble entre le Cap-Vert et les Canaries, sera achevée le 15 janvier.

Quelques villages du Foutah, ayant à leur tête le chef Abdoul, ont cherché à s'opposer au passage des chalands de ravitaillement pour le Haut-Sénégal, mais cette tentative n'a pas réussi.

La canonnière destinée au Niger arrivera à Bamakou au mois de janvier.

LE SOUDAN ÉGYPTIEN [1]

Pour bien comprendre l'importance des événements dont le Soudan égyptien est actuellement le théâtre, il est nécessaire de se représenter exactement les progrès accomplis, au point de vue de l'exploration et de la civilisation, dans cette partie de l'Afrique, depuis que l'Égypte en avait fait la conquête. Ce sont ces progrès que nous voudrions rappeler dans les pages suivantes, sans aborder la question politique, suffisamment traitée par les journaux quotidiens, ni la question religieuse mêlée au soulèvement provoqué par le mahdi, et élucidée par M. A. v. Schweiger-Lerchenfeld, dans l'*Oesterreichische Monatschrift für den Orient*.

En parlant des progrès réalisés dans le Soudan égyptien, nous ne voulons pas dire que les différentes parties qui le composent : la Nubie, le Sennaar, le Kordofan et le Darfour, à peu près inconnues avant la conquête égyptienne, et en proie aux maux qu'entraînaient les guerres des tribus entre elles, l'esclavage et la traite, soient aujourd'hui parfaitement connues ni qu'elles aient atteint le niveau de la civilisation des États européens; loin de là. Il n'en est pas moins vrai que les progrès acquis étaient considérables, et permettaient d'en espérer de plus grands, lorsque la révolte du Mahdi est venue tout compromettre.

[1] Voy. la carte qui accompagne cette livraison. Les dimensions de cette carte ne nous ont pas permis d'y comprendre le Darfour, qui eût exigé un prolongement à l'ouest du Kordofan.

Quoique appartenant au bassin du Nil comme l'Égypte, le Soudan oriental est séparé de ce foyer de civilisation par les cataractes qui, depuis Assouan jusqu'au delà de Berber, interrompent le cours régulier de la navigation, ainsi que par le désert de Nubie à l'est et les sables du Sahara à l'ouest du fleuve. Toutefois, cette vaste plaine, dont l'inclinaison, sur une longueur de plus de 2000 kilom., n'est en moyenne que de $0^m,1$ par kilom. jusqu'à Lado, n'était pas sans communications avec l'Égypte, à laquelle elle envoyait quelques-uns de ses produits, surtout des esclaves.

Mais, jusqu'en 1793, on ne connaissait guère le Darfour que de nom; sa position géographique exacte était encore ignorée, lorsque W.-G. Browne s'y rendit, de Siout par les oasis d'Elwah, Bir-el-Maeha et la route des caravanes. Encore y fut-il prisonnier pendant la plus grande partie des trois années qu'il y passa, en sorte qu'il ne put donner, sur la géographie, le climat, les us et coutumes du pays, que des renseignements incomplets. Lors de l'expédition française en Égypte, les trafiquants du Darfour qui arrivaient à Siout avec la grande caravane, composée parfois de 15,000 chameaux, fournirent de nouvelles données sur le commerce de cette région et sur son importance. Bonaparte entra en correspondance avec le sultan Abd-el-Rahman, qui, dans l'admiration des victoires du général français, lui envoya l'assurance de son amitié et lui recommanda spécialement le porteur du message, ainsi que sa suite et ses esclaves. De son côté Bonaparte lui écrivit, le 12 messidor an VII, pour le prier de lui envoyer, par la première caravane, 2000 esclaves noirs, ayant plus de seize ans, forts et vigoureux. « Je les achèterai pour mon compte, » ajoutait-il; « ordonnez à votre caravane de venir de suite, de ne pas s'arrêter en route; je donne des ordres pour qu'elle soit protégée partout. »

L'abandon de l'Égypte par les Français fit échouer l'espoir qu'on avait conçu, de voir la vallée du Nil moyen explorée par les savants européens attachés à l'expédition. Ils n'auraient d'ailleurs pas pu s'y aventurer sans danger. On se rappelle encore la défiance qui régnait parmi les populations des territoires voisins de l'Égypte à l'égard de Méhémet-Ali, les précautions que dut prendre Burckhardt pour pénétrer en Nubie, et son expulsion du Dongola, sous prétexte qu'il était un espion du pacha d'Égypte. Ce fut lui pourtant qui, s'adjoignant à la caravane annuelle de Korosko à Chendi et à Sennaar, ouvrit à la science, sur une longueur de plus de 2000 kilom., cette voie jusque-là fermée aux explorateurs, ainsi que celle de Berber à Souakim, avant lui ignorée des Européens.

Lorsque Méhémet-Ali organisa les expéditions qui devaient aboutir à faire du Soudan oriental une province égyptienne, les voyageurs ne furent pas tous admis à suivre ses armées. Minutoli, par exemple, dut renoncer à accompagner les troupes envoyées, sous les ordres d'Ismaïl-pacha, pour soumettre le Dongola, par crainte que cet officier européen ne fût une cause de troubles dans les pays que devaient traverser les Égyptiens. Ce fut Cailliaud qui eut l'honneur d'être attaché, avec l'officier de marine égyptien Letorzec, au corps d'Ibrahim-pacha, dans sa campagne militaire au Sennaar et au Fazogl (1821-1822), et d'étendre le premier le champ des connaissances sur les pays du Haut-Nil. Il décrivit les ruines de l'antique Meroë, en amont de Berber, et rectifia les données de Bruce sur le tracé du Nil Blanc, que le voyageur écossais avait fait fléchir vers l'orient comme un arc à peu près parallèle au fleuve Bleu. La pointe de terre formant l'extrémité de la presqu'île entre les deux Nils, où campa l'armée égyptienne, se nommait Ras-el-Gartoum ou El-Khartoum; il n'y avait point encore de ville de ce nom, mais, dès que Méhémet-Ali y eut fondé la ville ainsi nommée, pour en faire la capitale des provinces nouvellement annexées à l'Égypte sous le nom de Soudan égyptien, elle devint le point de départ des explorations vers le sud, et l'entrepôt commercial de l'immense et riche vallée du Haut-Nil. Il est vrai qu'elle fut longtemps le centre de la traite. Cailliaud déjà avait rencontré dans cette région des caravanes d'esclaves, qu'à son grand regret il n'avait pu arracher à leur malheureux sort.

Pendant que Ruppel explorait le Kordofan jusqu'à El-Obeïd, qu'Ehrenberg avec Minutoli étudiait le versant septentrional du plateau d'Abyssinie, et que Russegger et Kotschy visitaient les gisements aurifères du Dar-Nouba, se posait le problème de l'importance relative des deux Nils. Puis la question de l'origine du Nil-Blanc devint l'objet des préoccupations du monde savant. En 1827, la Société africaine d'Angleterre chargea Linant-de Bellefonds de remonter le bras occidental du grand fleuve jusqu'à El-Aïs, par 13°, 43′ lat. N., pour s'informer des sources du Bahr-el-Abiad. Plus tard, Méhémet-Ali, devenu vice-roi d'Égypte, après avoir visité les travaux d'exploitation des sables aurifères du Fazogl et vu le Haut-Nil, se sentit pressé d'organiser une expédition sous les ordres de Selim-Bimbachi, auquel fut attaché M. d'Arnaud, avec mission de s'efforcer de découvrir la source du fleuve Blanc. Dans un premier voyage, les explorateurs constatèrent que, jusqu'au 10° lat. N., il n'existe sur la rive gauche du Nil aucun affluent. Vers la fin de leur navigation, ils trouvèrent un tributaire assez important venant du S.-E., le Bahr-el-

Sebot (Sobat), puis une bifurcation, du Bahr-el-Seraf et du Bahr-el-Gebel, enfin sous le 9°,17′ lat. N. d'immenses marais, et une diminution de la profondeur du fleuve, telle que la navigation en était arrêtée. Une seconde exploration permit aux voyageurs de reconnaître le cours du fleuve jusqu'au 4°, sans rencontrer de cataractes ni de rapides. En même temps qu'ils avaient fourni d'utiles renseignements sur le Bahr-el-Abiad, ils en avaient rapporté de non moins précieux sur les tribus qui en habitaient les bords, — les Schillouks, les Denkas, les Nouers et les Kitchs, — sur les productions naturelles de cette région, et leurs découvertes allaient servir de point de départ aux explorations ultérieures, ainsi qu'à l'exploitation des produits du pays, en particulier de l'ivoire, le meilleur des articles d'exportation.

A cet effet, les trafiquants fondèrent des stations sur le Haut-Nil. Parmi eux Brun-Rollet, consul sarde à Khartoum, en établit une dans un village des Baris, sous le 5° lat. nord ; il entreprit aussi l'exploration du lac Nô et du Bahr-el-Ghazal, et fut le premier à donner des informations sur cet affluent, qu'il nomma Keilak ou Misselad ; il lui attribuait un volume d'eau trois fois plus fort que celui du Bahr-el-Abiad.

Malheureusement, les armées égyptiennes opprimaient cruellement les populations des provinces conquises. Le gouverneur de Khartoum, Churchid-pacha, commit de telles exactions dans l'exploitation commerciale de l'ivoire du Haut-Nil, que le bruit en vint aux oreilles des Européens. Pendant que Heuglin était vice-consul d'Autriche à Khartoum, le plan fut conçu de l'établissement d'une mission autrichienne dans la métropole du Soudan, d'où elle rayonna bientôt chez les Baris, au sud, dans le Kordofan et le Darfour, à l'ouest. Alors furent créées les stations de Gondokoro et de Sainte-Croix, d'El-Obeïd et du Djebel-Nouba, où travaillèrent de longues années les PP. Knoblecher, Doviak, Morlang, Beltrame soutenus par le consul général d'Autriche, M. Hansal, et secondés par des artisans autrichiens et allemands. La science leur dut beaucoup d'informations nouvelles sur les tribus du Nil-Blanc, au milieu desquelles ils travaillaient, et qu'ils cherchaient à relever de l'abaissement dans lequel les avaient fait tomber les exacteurs égyptiens et les Arabes.

D'autre part, la réputation acquise à cette région comme parc de chasse, ne tarda pas à attirer, à Khartoum, des touristes américains et des officiers anglais, qui venaient de Bombay, d'Aden, même de Londres, pour y chasser l'hippopotame, le lion, la girafe, etc. Le gibier y était d'autant plus abondant, dans certains districts, que les populations nègres en avaient été réduites en esclavage par les troupes égyptiennes. Lorsque

Trémeaux se rendit au Fazogl, au printemps de 1848, il vit un jour passer une caravane de cavaliers égyptiens, montés sur des chameaux, des chevaux ou des ânes, et conduisant des esclaves, dont les uns avaient le cou passé dans une espèce de fourche, à l'embranchement de laquelle leurs poignets étaient fortement attachés, tandis qu'une corde la reliait à la selle des cavaliers. D'autres avaient seulement le cou saisi de la même manière, entre les branches d'une fourche fixée par un long manche à la selle des chevaux ou des chameaux; le point d'attache étant hors de la portée des mains des captifs, on avait pu se dispenser de les lier, mais les infortunés devaient sentir toutes les secousses causées par l'inégalité de la marche des montures, par les coups administrés à celles-ci, ou par les accidents du sol. Les cavaliers ne se préoccupant pas des malheureux qu'ils traînaient à leur suite, les captifs devaient de temps à autre marcher à travers les broussailles et les buissons épineux; les écorchures dont leurs corps étaient couverts n'attestaient que trop les souffrances qu'ils auraient à endurer pendant une marche de près de 2000 kilomètres, avant qu'on se relâchât de cette rigueur à leur égard. A la suite de ce convoi venaient quelques djellabs, qui conduisaient les femmes et les enfants arrachés, eux aussi, à leurs montagnes, sur lesquelles ces pauvres créatures jetaient des regards désolés.

Mais les razzias humaines que le gouvernement égyptien faisait dans la partie méridionale du pays, entre les deux Nils, provoquèrent une surexcitation et un état d'hostilité qui le forcèrent de l'abandonner. Sur les bords du Sobat, ses agents rencontrèrent une résistance si acharnée, qu'ils ne purent s'y maintenir qu'en guerroyant continuellement, et en recevant leurs approvisionnements par le Nil. Peu à peu, cependant, à mesure que les provinces soumises furent pacifiées, le gouverneur général des nouvelles possessions égyptiennes, en résidence à Khartoum, acquit une telle autorité que le vice-roi en prit ombrage. En 1858, Saïd-pacha, répartit le pouvoir central du Soudan entre quatre mudirs, relevant directement du gouvernement égyptien et résidant à Khartoum pour le Sennaar, à El-Obeïd pour le Kordofan, à Kassala pour le Taka et enfin dans la ville de Dongola pour la province de ce nom.

D'après le voyageur Trémeaux, qui avait recueilli d'une source autorisée des renseignements très précis sur la population du Soudan égyptien, et qui s'est attaché à dissiper les erreurs dans lesquelles étaient tombés des voyageurs moins bien informés, l'élément nègre n'entre pas pour une part aussi grande qu'on le croit généralement dans la population de cette partie des possessions égyptiennes. Les plus anciens habi-

tants étaient des Fouts, de race sémitique, représentés dans le Soudan oriental par les Founs, dans le Sennaar par une partie des Noubas, au sud du Kordofan; dans la province de Gallabat, sur les confins de l'Abyssinie, domine aussi l'élément *fout*. Vinrent ensuite les Berbères, auxquels appartiennent les Barabras, les Bicharris, les Chellalys, les Mahas et les Danaglas, répandus depuis la seconde cataracte jusqu'au Dongola, puis les Nutkinas et les Soukinas, habitant le Taka. Enfin, le troisième élément est représenté par les Arabes, provenant de diverses émigrations de l'Arabie proprement dite, les unes fuyant le mahométisme à son aurore, les autres l'apportant ensuite et l'imposant aux populations du Soudan. Les influences locales et les croisements ont produit des modifications de ces différents types, mais on peut encore reconnaître ceux-ci, au teint plus ou moins foncé des individus. Les Arabes les plus récemment arrivés sur ce sol ont le teint presque aussi clair que dans leur ancien pays; ceux qui proviennent des premières émigrations sont plus foncés. Les Berbères sont déjà très foncés; enfin, les Fouts ou Founs le sont tellement, que les observateurs superficiels les confondent souvent avec les nègres; mais, si on les compare avec les véritables nègres de la Nigritie, on ne peut plus méconnaître que l'on ait devant soi des individus de deux races très distinctes.

Le trafiquant Brun-Rollet fut le précurseur de Petherick, qui, après avoir aussi exploré le lac Nô et le Bahr-el-Ghazal, fonda plus avant dans l'intérieur une station commerciale sur le Djour, pour remonter de là jusque chez les Niams-Niams et revenir ensuite à Gondokoro, puis à Khartoum où il exerça les fonctions de consul anglais.

Cette dernière ville n'était pas cependant le point de départ de toutes les explorations, témoin celle du Dr Cuny, qui, en 1858, se rendit de Siout à El-Obeïd par Dongola et la lisière de la steppe de Bayouda, à travers le désert de Lybie. C'était le moment où Munzinger et Kinzelbach, après avoir traversé le plateau septentrional de l'Abyssinie, attendaient vainement à El-Obeïd l'autorisation du sultan du Darfour d'entrer dans ses États, pour y rechercher les traces de Vogel. Alors la capitale du Kordofan était, d'après le Dr Cuny, un véritable cloaque; on enterrait les morts au milieu de la ville, dans des fosses profondes d'un mètre seulement; en sorte que l'odeur des cadavres putréfiés traversait la couche de sable qui les recouvrait, et suffoquait les passants. Plus de 300 animaux, chameaux, ânes, bœufs, chiens, etc., pourris ou à moitié pourris, étaient disséminés dans toute la ville, et chaque cour de maison avait une fosse profonde où l'on jetait toutes les immondices. A l'époque des

pluies, des épidémies terribles y décimaient la population. Néanmoins le Dr Cuny reconnaît les services rendus par Méhémet-Ali dans certaines parties du Soudan, par l'occupation fournie à des artisans qui, à leur tour, y avaient formé des élèves et avaient appris leur industrie à leurs enfants. La description qu'il fait du Kordofan est encore parfaitement vraie : immense plateau recouvert de sable, à la surface duquel surgissent de loin en loin, et plus ou moins rapprochées, quelquefois groupées en grand nombre, des montagnes aux environs desquelles paissent les troupeaux des nomades, parce que c'est là qu'il y a des puits. La plaine n'est guère habitée qu'à la saison des pluies, mais elle est parcourue par les nomades dans les parties où il y a des réservoirs d'eau, disséminés çà et là. Le sol n'est que du sable à une grande profondeur ; cependant il est en général couvert d'herbes, et partout d'arbres et d'arbustes ; ce qui semble indiquer que l'humus n'est pas absolument nécessaire à la végétation, et que les plantes peuvent aussi bien tirer les sucs nécessaires à leur accroissement quand elles poussent dans le sable que lorsqu'elles croissent dans une terre féconde. C'est là que l'on rencontre les premiers baobabs, si précieux pour cette zone et pour le Darfour en particulier, comme réservoirs de l'eau tombée pendant la saison des pluies. Le Dr Cuny comptait explorer le Darfour dans lequel il se rendit, mais cinq jours après son arrivée il mourut, sans que l'on ait jamais su la cause de son décès.

Dans les provinces conquises sous Méhémet-Ali, le système adopté par le gouvernement égyptien pour se procurer des soldats obligeait, pour ainsi dire, ses mudirs à faire des razzias de tous côtés. Lorsque, en 1875, le vice-roi prépara son expédition contre l'Abyssinie, pour profiter de la situation embarrassée de Théodoros, tout fut mis en œuvre pour recruter une armée. Une vaste battue commença, sur une grande échelle, dans le Fazogl, le Takalé, chez les Denkas, le long du Nil-Blanc et sur les frontières de l'Abyssinie. Pour nourrir et entretenir tout ce monde, il fallait de l'argent ; les tribus furent soumises à des extorsions de toutes sortes ; les impôts furent quadruplés, quintuplés même, et les cheiks qui ne purent faire face à ces exigences brutales furent jetés aux fers. Les districts épuisés par les réquisitions furent désolés par une famine qui n'épargna pas Khartoum, et les tribus arabes de l'ouest émigrèrent en foule au Darfour. Le gouvernement égyptien n'en faisait pas moins annoncer dans les journaux d'Europe la répression exemplaire de la traite ; tandis que, sous prétexte de la réprimer, le gouverneur de Khartoum, Mouça-pacha, l'avait monopolisée, au moyen d'une taxe exorbitante imposée à toute barque qui partait de Khartoum.

Pendant que Lejean était à Kassala, il voyait les bandes d'esclaves passer devant sa demeure, liés deux à deux par le cou, pour le compte du gouvernement. Les casernes regorgeaient; on en vendait ou en donnait aux employés de l'État pour remplacer leurs appointements en retard. Comment les Soudaniens auraient-ils renoncé à l'esclavage, quand les gouverneurs des provinces spéculaient sur ces malheureux?

Ce furent les maux dont Baker fut témoin au Soudan, lors de sa première expédition sur le Haut-Nil, à la rencontre de Speke et de Grant, arrivant du Victoria-Nyanza, qui l'engagèrent à prendre en mains la cause des esclaves, et à entreprendre contre les négriers la campagne que devaient continuer après lui Gordon-pacha et Gessi, dans tout le bassin du Nil-Blanc.

Lors de son passage à Khartoum, au printemps de 1862, le Soudan égyptien n'exportait encore que de la gomme, du séné, des cuirs, et environ pour cent mille francs d'ivoire par an; en réalité cette possession n'intéressait l'Égypte que parce qu'elle fournissait des esclaves aux pays mahométans. « A Khartoum, » dit Baker, « l'intérêt de l'argent étant de 36 à 80 pour cent, il y a peu de place pour un commerce légitime; aussi, n'en fait-on guère d'autre ici que celui des esclaves, et, en général, c'est dans cette catégorie d'affaires qu'il faut ranger ce qu'on appelle le commerce du Nil-Blanc. Voici comment cela s'organise. Un aventurier sans ressources trouve, pour ce négoce, à emprunter à cent pour cent. Il lève une bande de coupe-jarrets et part vers le mois de décembre. Au-delà de Gondokoro, il s'allie à un chef nègre quelconque, cerne un village qui lui est hostile, y met le feu, tue les hommes et emmène les femmes et les enfants, avec le bétail, l'ivoire et le reste du butin. Pour sa peine, le chef nègre obtient d'abord trente ou quarante têtes de bétail; un tiers des vaches et des bœufs revient aux gens de l'expédition; mais le négociant rentre graduellement en possession de tout cela, en le troquant contre des esclaves; puis il profite d'une occasion propice pour tuer le chef son allié, dont le peuple est à son tour pillé et réduit en esclavage. Alors l'aventurier, laissant jusqu'à son retour une partie de sa bande continuer les mêmes procédés, prend le chemin de Khartoum. Un peu avant d'y arriver, il se défait de ses esclaves qu'on expédie vers tous les pays de l'Islam. Rentré dans la ville avec son ivoire et son argent, il liquide son emprunt et devient capitaliste à son tour. Il s'ensuit que tout Européen qui veut remonter le fleuve est regardé comme un espion, cherchant à violer le secret du territoire des esclaves, et que tout le monde, autorités, négociants, agents, se trouve intéressé à entraver son expédition. »

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la résistance opiniâtre que Baker rencontra à Khartoum, lorsque le khédive Ismaïl, ayant résolu de supprimer la chasse aux esclaves dans le bassin du Nil, et d'y introduire un système de commerce régulier, lui confia la direction de l'expédition organisée à cet effet. Les autorités et les commerçants s'unirent pour lui susciter tous les embarras possibles, et ce ne fut que grâce à une persistance et à une énergie indomptables, qu'il parvint à se procurer les moyens de transport nécessaires pour le matériel et le personnel de l'expédition. Quand il put partir, ce fut pour se trouver bientôt arrêté par les obstructions de la végétation du Nil-Blanc, dont Gessi eut tant à souffrir plus tard, et dont les travaux de Marno réussirent enfin à débarrasser le fleuve. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit (1re année, pages 84-88 et 133-137), des résultats obtenus par Baker, Gordon, Gessi et les officiers américains sous leurs ordres, les colonels Chaillé-Long, Colston, Mason, Ward, etc.; mais nous rappellerons encore rapidement les progrès obtenus au Soudan dans les dernières années, où un système d'administration plus humain avait remplacé les procédés violents et barbares des premiers temps de la conquête égyptienne.

Sans doute la traite n'y avait pas complètement disparu (voyez 2me année, p. 39, 66, 86, 106, 210; 3me année, p. 141, 223, 242; 4me année, p. 118, 235, 258.); mais les trafiquants ne pouvaient plus l'exercer que d'une manière clandestine, en dehors des routes ordinaires des caravanes, et à cet odieux trafic se substituait toujours plus largement un commerce légitime. Les maisons des négociants français, anglais, italiens se multipliaient à Khartoum ; la prospérité de leurs affaires les engageait à établir des succursales au Galabat, à Sennaar, au Kordofan et au Darfour. Tous les produits de l'industrie européenne y étaient importés, tandis que les indigènes du Haut-Nil, voyant leur sécurité assurée, augmentaient de leur côté la production des matières exportées : caoutchouc, tamarin, gomme arabique, etc. D'autre part, les missionnaires romains de Khartoum, d'El-Obeïd, du Djebel Nouba, se faisaient les instituteurs des populations. Les communications par la voie du fleuve devenaient plus faciles et régulières (Voyez 4me année, page 342). Les frontières méridionales du Soudan étaient mises en relation avec le Caire par le télégraphe, établi jusqu'à Famaka. Au-delà de ce point, dans les provinces équatoriales soumises depuis Baker, Gordon et Gessi, à l'autorité du khédive, grâce à la sage et habile administration des gouverneurs Emin-bey et Lupton-bey, et à la ligne de stations militaires établie sous le gouvernement de Gordon-pacha, la sécurité était offerte

aux explorateurs qui les traversaient pour pénétrer plus au sud. Des relations postales étaient établies jusqu'au pays des Niams-Niams et des Mombouttous.

Avant l'établissement d'une bonne administration à Khartoum, ni Schweinfurth, ni Junker, ni Casati, n'eussent pu atteindre la région de l'Ouellé, non plus que Schuver explorer le pays des sources du Jabos, du Toumat et du Yal; peut-être même Matteucci et Massari n'auraient-ils pas pu dépasser la frontière du Darfour, annexé aux possessions égyptiennes en 1874. Outre la sécurité offerte aux voyageurs, les facilités que leur présentait Khartoum pour les approvisionnements, et la diminution des frais qui résultait de la possibilité de n'organiser les caravanes que dans le centre du Soudan égyptien, étaient un grand encouragement pour les savants à le choisir comme point de départ de leurs excursions vers le sud. Nos lecteurs se rappellent aussi que, lorsque deux des missionnaires anglais de l'Ouganda, MM. Wilson et Felkin, durent revenir en Europe accompagnés des ambassadeurs du roi Mtésa, ils préférèrent la voie du Nil à celle du Victoria-Nyanza et de l'Ougogo. Beaucoup plus récemment encore le Dr Schweinfurth, examinant les différentes voies fluviales africaines, au point de vue des avantages qu'elles présentent pour la poursuite de l'exploration du centre du continent et pour les progrès de la civilisation, préconisait la route du Nil comme la plus praticable sur le plus long parcours, étant donnée, bien entendu, la construction du chemin de fer de Berber à Souakim.

Le Soudan égyptien voyait s'ouvrir pour lui-même un heureux avenir, en même temps qu'il allait servir de point de départ aux progrès de la civilisation des pays plus méridionaux, lorsqu'est survenu le soulèvement provoqué par Mohammed-Ahmed. L'influence s'en est immédiatement fait sentir sur les relations commerciales avec l'Europe, qui ont été paralysées, et sur l'œuvre missionnaire au Darfour et au Kordofan, tous les agents de ces missions ayant été faits prisonniers par les troupes du mahdi. Ceux de Khartoum même ont quitté cette ville et pris la route du Caire, jugeant sans doute que, dans les circonstances actuelles, la sagesse leur faisait un devoir de se replier sur les établissements de l'Égypte propre. Quant aux explorations, impossible de songer à en entreprendre de nouvelles. Nous nous demandons même ce que vont devenir Casati et Schuver, dont le retour, du Bahr-el-Ghazal et de l'Ouellé, est coupé par les bandes du Mahdi occupant le pays à l'ouest du Nil-Blanc, et bientôt sans doute tout le territoire compris entre les deux Nils, jusqu'à Sennaar et au delà, puisque des adhérents de Mohammed-Ahmed

parcourent les districts avoisinant Souakim et la mer Rouge jusqu'à Massaoua. Qu'adviendra-t-il du Darfour où Slatin-bey paraît encore tenir bon, et où, nous l'espérons, Gottfried Roth a réussi à trouver un refuge ; et des provinces du Bahr-el-Ghazal et du Haut-Nil gouvernées par Lupton-bey et par Emin-bey, privés de communications régulières avec le Caire ? Que deviendront les populations du Soudan sous l'autorité du Mahdi ? Il y a tout lieu de craindre que les chasseurs d'esclaves ne profitent de l'état de trouble de ce pays pour ressaisir leur empire. Ils paraissent n'être pas demeurés étrangers à la révolte contre le gouvernement égyptien et contre l'influence des Européens, et il semble que la mort de M. Moncrief, tué au sortir de Souakim par des partisans du Mahdi, doive être attribuée en partie à la haine que les trafiquants d'esclaves avaient vouée à ce surveillant de la traite.

Quoi qu'il advienne, l'état actuel des choses au Soudan crée aux nations civilisées des devoirs plus pressants que jamais ; en particulier celui de hâter, dans les pays sur lesquels elles exercent une influence directe, et tout spécialement en Égypte, la suppression de l'institution même de l'esclavage, pour fermer aux trafiquants les marchés où jusqu'ici ils ont trouvé à vendre leurs victimes. L'exploration par la voie du Nil sera arrêtée pour un temps, mais les voyageurs qui sont aujourd'hui au delà du Soudan se dirigeront sans doute vers le sud, et exploreront forcément la région encore inconnue entre les bassins de l'Ouellé et du Congo. Pendant ce temps ceux qui vont remonter les affluents septentrionaux du grand fleuve, arriveront par le sud, pour leur aider à découvrir ce qui demeure encore ignoré dans ce vaste espace, et apporteront aux nègres de cette région les bienfaits de la civilisation, dont les Arabes du nord les auront frustrés.

CORRESPONDANCE

M. Jeanmairet, membre de la mission du Zambèze, nous écrit de Leribé (Basutoland), le 22 novembre 1883 :

Notre départ avait été fixé au 5 décembre, mais comme nous attendons l'arrivée de M. Weitzecker, successeur de M. Coillard au poste de Léribé, il ne nous sera pas possible de nous mettre en route avant la seconde moitié de décembre. Notre but est d'atteindre Shoshong avant les fortes pluies, d'y passer 2 ou 3 mois afin de refaire nos attelages, et d'en repartir au commencement de l'hiver, pour atteindre le Zambèze dans le courant du mois de mai.

Nous possédons tout le personnel nécessaire de conducteurs et de guides, mais un seul évangéliste, au lieu de deux que nous aurions désirés ; toutefois, à Séléka nous retrouverons l'un des évangélistes de la première expédition, qui se dit prêt à nous accompagner. Vous n'ignorez pas, sans doute, que nous ramènerons au Zambèze deux jeunes Barotsés qui avaient accompagné M. Coillard au Lessouto, où ils ont suivi pendant plusieurs années les leçons de l'école biblique. Nous espé-